

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Samedi 22 août 2026 • N°1



DJ Atlantik, Camille Dagen, Sébastien David, Marius Von Mayenburg, Lola Molina, Stanislas Nordey, Robin Ormond, Lelio Plotton, Ruppert Pupkin, Nikolina Rafaj, Christophe Rodomisto.

Une fin
de Sébastien David (Canada – Québec)
Direction Léo Plotton, dramaturgie Lola Molina.
Avec la troupe éphémère amateur du bassin mussipontain.

APOCALYPSE TOMORROW



Tout commence par une scène savoureuse en famille, au cœur de cet intime qu’est le repas du dimanche, où l’on se délecte des phrases cinglantes adressée au gendre mal aimé, des « passe-moi le sel » qui trahissent bien d’autres rapports de force et des tendresses qui ne se prononcent pas davantage. Mais bien vite, le dialogue se décale et brusque les enjeux. Il nous amène ailleurs, nous projette dans l’inattendu, c’est la fin, et manifestement, l’ultime repas familial. Devrait-il être différent ? Le sujet est (avec mauvais jeu de mots !) brûlant d’actualité et la famille se fait l’écho de nos discussions sur les arbres calcinés et mourants, de nos manières d’envisager ou non l’apocalypse à venir.

Une Fin vient nous cueillir au cœur de notre angoisse, elle résonne avec nos pensées apocalyptiques où Dieu n’a plus de place. Ainsi Sébastien David ne s’en tient pas à la sphère intime, il la démultiplie et c’est une fresque qui se déploie progressivement dans laquelle, à la manière d’un Bruegel, chaque détail fait sens pour donner vie à l’ensemble. La *dramatis personae* laisse présager toute une société à bout de souffle, capturée uniquement dans l’instantané de la représentation. Les dialogues des multiples personnages en crise sont juxtaposés en petites saynètes — mosaïque alternant tirades suffocantes et échanges tendres et inattendus.

Envisager la fin du monde — sans nous donner envie de la précipiter — est une sacrée gageure. C’est le défi relevé par la pièce de Sébastien David : s’y alternent les réflexions graves et les situations loufoques, si proches

de notre humanité la plus grotesque mais aussi la plus grandiose. On y ressent la beauté du dérisoire où règne peut-être le tréfonds de notre humanité, sa substantifique moelle, dans des sentiments puissants qui ne servent plus à rien. D’ailleurs, on ne sait plus très bien si la fin du monde est réellement proche, ou si ce sont nos peurs qui produisent cette impression. La fin est annoncée dès le titre, mais il y aura toujours le climat-sceptique pour contester l’incontestable. La pièce interroge ainsi les raisons de notre fin prochaine, ce qui pousserait à ce que celle-ci soit brutale et collective, et quels moyens les humains ont mis en place pour survivre ou plutôt notre évidente impréparation. Notre été caniculaire nous a donné un avant-goût d’une calcination collective que nous ne faisons rien pour enrayer.

Dans *Une fin*, le constat est implacable : nous ne sommes pas très doués pour résoudre les crises. Les horribles « arena » ont rassemblé, outre tous les réfugiés possibles, des plateaux repas d’avion pour les sustanter — pas étonnant que ce soit ce qu’il reste à manger, puisque c’est immangeable ! — et tous, humains comme plateaux, arrivent à épuisement très rapidement. En contrepoint, il y a cette maison où les drogues permettent d’oublier l’apocalypse à venir et où une fête bat son plein. Le remède serait cette ultime insouciance. Profiter des derniers instants en bonne compagnie afin de braver la fin du monde dans un état qui permet de supporter l’insupportable. Même notre dernier jour, nous, pauvres humains, nous ne sommes pas fichus d’en faire quelque chose qui donnerait du sens à l’existence. La fin ressemble à hier, et ressemble à un lendemain qui n’existera pas. Comment une pensée si effrayante peut-elle faire éprouver au fil de la représentation une sensation aussi jubilatoire ? L’écriture cisèle la situation dans son extrême, ausculte le bout du bout, et n’en oublie pas moins de nous faire sourire. Il en résulte une force de vie qui permet de s’extraire du lugubre.

Accepter la fin proche, c’est faire son possible pour vivre de la manière la plus consciente le dernier instant, y être soi pleinement. Un jour de Mousson en guise d’apocalypse ne serait-ce pas ce qui pourrait nous arriver de plus beau ?

Laëtitia Guichenu



« Je cherche le tiraillement entre le kitsch et le tragique »

Auteur québécois déjà accueilli à la Mousson pour sa pièce *Les Morb(y)des* en 2014, Sébastien David est également metteur en scène et enseignant. Il prend cette année la direction de l’École nationale de théâtre du Canada.

Commencé quelque part en janvier 2018, ça m’aura pris six années pour peaufiner ce texte choral. Ce n’était pas une commande, mais un projet de cœur que j’ai commencé, seul, loin de tout désir de production. L’étincelle d’*Une Fin* est née après avoir écouté une table-ronde à la radio où l’on parlait de la présence récurrente de l’apocalypse dans des œuvres cinématographiques et littéraires. S’il y a énormément d’exemples dans ces domaines, ce n’est pas du tout le cas au théâtre où les auteurs et les autrices semblent avoir boudé ce type de récits. Du moins, c’était le cas en 2018. Jamais l’environnement n’aura pris autant de place dans les médias : les scénarios se multiplient et on sent monter partout à la fois un sentiment de panique et d’impuissance. Sans aborder ces sujets de manière frontale, j’ai eu le désir de travailler sur une matière qui puiserait sa source dans ces circonstances historiques, surtout de l’ambiance qu’elles créent. Pour certains, les fictions apocalyptiques sont des manières de tordre les questions écologiques en les dépolitisant ; pour d’autres, c’est tout simplement une façon de réfléchir sur ce que nous sommes et même sur ce que nous devrions être ; pour d’autres encore, ce type de fiction dresse un constat d’un présent dont on souhaiterait souligner l’horreur. Dans la plupart des œuvres, l’apocalypse choisie représente souvent le reflet de l’époque. « À chaque époque, sa crainte » dit-on.

Je me suis rendu compte récemment que si on observe la colonne vertébrale de tous mes textes, en enlevant la chair autour, il reste un narratif assez similaire : on y voit systématiquement des gens ordinaires qui tentent de trouver leur place dans un monde qui les dépasse. Je ne fais pas un théâtre frontalement politique, je fais un théâtre à échelle humaine où je tente de « mettre en sensible » notre rapport au monde en constante mutation.

Je fabrique un théâtre de personnages (comme j’aime les personnages !) : ils sont ordinaires, ou atypiques, étouffés par l’ordinaire, ils sont maladroits, n’ont pas toujours les bons mots, ne posent pas toujours les bonnes actions. Je ne les juge pas, je tente de les laisser vivre et je crois que pour cette raison-là, ils suscitent facilement l’empathie.

Je cherche aussi dans mon théâtre ce que j’appelle le tiraillement entre le kitsch et le tragique. Pour le dire autrement, je fais cohabiter le futile et le signifiant, le petit et le grandiose, le banal et l’épique, les graves et les aigus. Quand j’écris, je dis. À voix haute. Je vois le texte théâtral comme une partition : les mots, comme de la musique ; le souffle comme mouvement de départ. Et j’écris sans ponctuation. Mes personnages réfléchissent en parlant, leurs pensées se construisent sous nos yeux, leur langue est vive, maladroite, truffée de répétitions, d’hésitations, de futilités. J’utilise le dialogue, mais aussi beaucoup le monologue et la tirade pour notamment travailler le flot de la pensée.

Une Fin parle de la soutenable banalité de l’être. D’empathie aussi. Et j’ai eu envie d’un geste d’écriture franc : entremêler le plus de destins possibles dans une pièce chorale, une pièce-mosaïque. Il n’y a pas de héros. Ou alors le sont-ils tous ? Il y a toujours un risque à écrire une pièce avec une aussi grande distribution dans le contexte économique actuel : celui qu’elle ne soit tout simplement jamais montée ! Mais en février 2025, *Une Fin* a bel et bien vu le jour sur la scène du Centre du Théâtre d’Aujourd’hui, portée par seize interprètes et musiciens.

C’est grâce à Artcena que j’ai pu rencontrer Léo Plotton et Lola Molina par l’entremise de Frédéric Maragnani qui ont décidé d’aller de l’avant et de produire *Une Fin* en France cette année. Ils ont créé une expérience théâtrale et sonore mixant une troupe d’acteur-ices professionnel-les et amateur-ices. Je n’ai malheureusement pas pu y assister, mais je trouvais la forme judicieuse et complètement en phase avec mon texte. Et voilà qu’ils réitèrent l’expérience à la Mousson, avec d’autres acteurs-rices qui se prêteront au jeu. Ça me touche beaucoup.



Retrouvez l’intégralité de l’entretien sur le site de la Mousson d’Été

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

14H30 : LECTURE
LIEU : AMPHITHÉÂTRE



À L'HÔTEL DE NOS SOLITUDES

C'est dans l'anonymat du non-lieu que s'éprouve seule la communauté des destins humains.

MARC AUGÉ, Non-lieux

Est-il seulement possible de partir ? Ce qu'il faut de courage, de lâcheté aussi : prendre ses distances et fuir, ou seulement s'éloigner pour *faire le point*, image floue de sa vie qu'on ne parvient pas à distinguer dans le mouvement qui l'emporte. Où qu'on arrive, on ne sera jamais que là où l'on est : même sans bagage – ou pour tout viatique une brosse à dents achetée en passant –, c'est soi-même qu'on traîne et qu'on ne quittera jamais.

ELLE arrive au milieu de la nuit dans un de ces hôtels de passage— un lit pour ce soir ; seulement ce soir ? Là, dans l'insomnie, il suffit de poser l'oreille contre la cloison trop mince pour faire venir à soi tout un monde dont les voix trament le récit morcelé d'autres vies que la sienne : un couple dont l'étreinte glisse vers un rapport de domination ; une femme qui redit sans fin une berceuse à un enfant absent ; une jeune fille qu'on a laissée seule ; une vieille dame qui se rejoue le film de son mari mort ; un homme qui a déserté sa vie pour mesurer le temps qu'il faudrait avant qu'on remarque son absence... Babel de chambres, où personne ne parle tout à fait la langue de son voisin de cloison. D'abord, chaque scène paraît n'ouvrir qu'une brèche furtive sur une existence aussitôt refermée : on ne sait pas vraiment ce que ces caresses cachent ou révèlent, à quel enfant perdu la berceuse est destinée, ou ce que fait la mère de l'enfant laissée seule de ce temps qu'elle prend pour elle. On devine, on rêve, on invente le roman de la pièce que ce carrousel met en mouvement. Puis les silhouettes reviennent et les histoires se poursuivent, les portes s'ouvrent : ceux qu'on écoutait derrière les murs deviennent ceux que l'on rencontre ; peu à peu les cloisons elles-mêmes semblent tomber pour soulever d'autres mystères de ces passagers d'une nuit.

Ce théâtre choral concentré dans le lieu-monde qu'est toujours un hôtel anonyme fait ainsi entendre par fragments pudiques le paysage de nos solitudes, et les

Où va-t-on quand on part
Nikolina Rafaj (Croatie)
Traduit du croate par Nicolas Raljević
Lecture dirigée par Camille Dagen.
Avec Miléna Arvois, Valérie Bauchau, Thierry Bosc, Marie Sohna Condé, Camille Dagen, Omer Koçak, Régis Laroche, Émilie Lehuraux et Julie Pilod.
En partenariat avec le projet européen Fabulamundi Playwriting Europe.

multiples manières dont chacun tente de régler la distance qui le sépare des autres, à travers tous les âges de la vie d'une femme : l'enfance négligée et façonnée aux normes de la beauté, l'intimité conjugale et ses violences, et comme en basse continue, le deuil de soi rejoué en boucle contre l'effacement. Rien ici ne se résout en émancipation nette : chaque figure esquisse plutôt un geste d'en-allée—refuser un rôle, poser une limite, choisir ses propres conditions— sans qu'on sache toujours où ce geste mène. Tous connaissent pourtant les mots qu'il faudrait prononcer, mais savoir ce qu'il faudrait faire n'apprend pas encore ce que l'on désire.

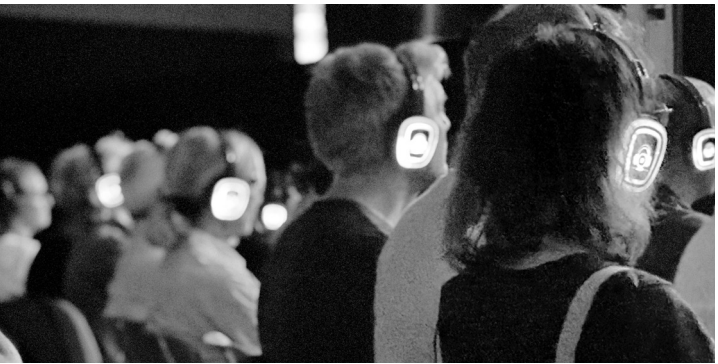
À mesure que la nuit avance, le non-lieu se peuple de traces et d'habitudes. Une enfant y collectionne les miniatures des chambres ; une vieille femme y a son cinéma et sa piscine ; derrière la réception, un canapé usé devient « notre canapé ». Ceux qui ne font que passer croisent ceux qui restent, et répètent qu'un jour ils partiront. Dans sa fuite au lointain de sa vie, c'est alors peut-être elle-même qu'ELLE rencontre, mais aussi cette évidence : nul ne s'invente seul, et l'on ne quitte peut-être une vie qu'en éprouvant, fût-ce provisoirement, d'autres manières d'être parmi les autres.

Pièce qui travaille le théâtre avec sa langue : celle d'un ici et maintenant pesant de tout son poids, aimanté par le désir d'ailleurs, *Où va-t-on quand on part* propose une méditation, sous ces allures de comédie discrète, sur le sens de nos départs, entre fuite, émancipation, et abandon. L'hôtel, espace sans attache ni mémoire, devient paradoxalement le lieu où des existences déposent assez de traces pour fabriquer quelque chose comme un chez-soi provisoire. Un théâtre en somme : scène où chacun joue sa vie derrière ce quatrième mur, paroi si fragile qu'elle se dissout rien qu'en fermant les yeux— pour laisser voir, à l'oreille, ce qui se joue de l'autre côté. Monde où il est impossible d'être seul et où chacun demeure isolé : où fuir ne permet pas de rejoindre ni de se délivrer de soi ; où la chambre qu'on occupe ne nous appartient que le temps de nos rêves qui sont toujours sur le point de ressembler au cauchemar qu'est cette vie réelle – alors, comme on ne trouve pas le sommeil, on écoute aux cloisons.

Arnaud Maïsetti

Sirocco paroles recueillies

Entretien avec Nicolas Raljević
Réalisé par Arnaud Maïsetti



Nikolina Rafaj, parcours et dramaturgie croate
Nikolina Rafaj est née en 1994 et diplômée de l'Académie d'art dramatique de Zagreb. En 2020, elle a remporté le troisième prix Marin Držić pour la pièce *U pakao lijepo molim* (*En enfer, je vous prie*), montée au ZKM (Théâtre de la Jeunesse de Zagreb), et le premier prix Marin Držić en 2021 pour la pièce *Kamo se ide kad se odlazi* (*Où va-t-on quand on part*). Une remarque, qui n'est pas propre à la Croatie : depuis deux décennies, les femmes sont de plus en plus visibles et reconnues dans la création théâtrale croate en général et dans la production de textes dramatiques en particulier : Ivana Sajko, Tena Štivičić, Monika Herceg, Lada Kaštelan... sont aujourd'hui connues au-delà des frontières de la seule Croatie. Plusieurs autrices ont renouvelé le regard porté sur des sujets d'actualité : l'identité, la place de chacun dans la société, la violence, la famille, les bouleversements du monde contemporain... Ce sont aussi de nouvelles écritures, de nouvelles esthétiques, des expérimentations qui bousculent les écritures et les scènes traditionnelles. Et que ce soit dans son attention aux gens ordinaires ou dans ses textes, souvent fragmentés et affranchis parfois des contraintes de l'écriture théâtrale habituelle, je pense que Nikolina Rafaj s'inscrit pleinement dans ce nouvel élan.

Un hôtel, une langue
Nous sommes dans un hôtel, à 45 kilomètres de Zagreb, lieu de passage où des vies se croisent et s'ignorent, et dont nous ne percevons que des fragments intimes, des vies dans lesquelles les liens sociaux et familiaux se délitent. Un laboratoire en miniature de l'existence. Pas d'intrigue à proprement parler, mais un lieu qui permet ces rencontres entre personnes ordinaires qui s'espionnent et que nous espionnons également, chacun se définissant par ce qu'il « essaye » de faire. Les aphorismes qui ponctuent le texte lui donnent une portée quasi philosophique, tout en venant en fracturer la continuité et en lui conférant une dimension ironique. « Il faut savoir arriver », « Il faut apprendre à dire je t'aime »... alors même que ces personnages en semblent justement incapables. C'est peut-être là aussi que se situe sa singularité : la pièce ne cherche pas à raconter une histoire croate, mais s'adresse à n'importe qui.

Nicolas Raljević a traduit plus de cent cinquante textes du répertoire croate et fondé, en 2017, les éditions *Prozor*— «fenêtre», en croate— par lesquelles passe l'essentiel de ce qui, du théâtre croate, se lit aujourd'hui en français. C'est lui qui a traduit *Où va-t-on quand on part* de Nikolina Rafaj.

Par la fenêtre
Je ne sais pas exactement à quel moment *Prozor* a cessé d'être une simple «fenêtre» personnelle pour devenir quelque chose qui ressemblerait à une petite «mémoire française du théâtre croate». Je ne l'ai pas vraiment décidé. Peut-être déjà parce que peu de textes du théâtre croate avaient été traduits jusqu'à récemment. C'est donc le nombre des textes, leur diversité et le fait que certains soient devenus difficiles à trouver ailleurs qui ont progressivement donné cette impression de corpus. Je me garderais bien de lui attribuer une mission patrimoniale que je n'avais pas au départ ; le fait est pourtant qu'aujourd'hui, par accumulation, ce travail est devenu une mémoire. Ce n'est pas un sacerdoce : ça a été un plaisir. Et pour les années qui viennent, je crois que j'aimerais surtout que *Prozor* puisse continuer à être cette fenêtre-là : une fenêtre peut-être petite, une simple lucarne, mais ouverte, par laquelle on peut découvrir des textes qui, sans elle, resteraient peut-être invisibles en français.



Voir le site des éditions Prozor



Lire l'entretien en intégralité sur le site de la Mousson

ELLE.— Ne réfléchis pas trop.

— Allez, d'accord.
Comment sait-on qu'on est chez soi ?

ELLE.— On reconnaît le bruit
de la machine à laver.

— Comment sait-on comment rentrer chez soi
quand on est perdu ?

ELLE.— On marche dans
la direction opposée à la peur.

— Comment sait-on que tout va bien ?

ELLE.— Il faut moins de temps
pour s'endormir que pour se réveiller.

OÙ VA-T-ON QUAND ON PART

Nikolina Rafaj

Traduction Nicolas Rajević

MOUSSON D'ÉTÉ 2026

Noroît

carte blanche
Philtiphil Fury
Musicien



première semaine de répétition
et pensées du matin
oui
avec
une petite fatigue qui s'installe... mais la joie !!
d'être là, ici et maintenant
à l'abbaye des Prémontrés

complètement étonnant ce nom finalement pour nous
car il s'agit donc bien de lire
et de montrer des textes inédits
ou plutôt de les faire entendre

alors
dans ce temps imparti qui passe à vitesse v+++
je fais « laboratoire » dans le même tempo que les comédiens
les voix deviennent matière sonore...
des accords apaisants ou dissonants naissent, une musique apparaît, un leitmotiv mélodique s'installe, une chanson qui semble naître à nos oreilles ?

je me dis : le son doit faire sens
il vient pour
contredire, confirmer, étonner, agacer...

vivre sa vie en tout cas, dans le flux des mots de l'auteur
bien
je reprends, j'efface,
j'ajoute des éléments musicaux au dernier moment
la lecture se construit ensemble au fil du travail des répétitions

on s'équipe comme on peut pour la traversée qui s'annonce
c'est le jeu de la mousson
la semaine continue !

Vent d'Autan

échos & résonance



#1. Éditer, comment et pourquoi ?
Lire du théâtre, vraiment ? Un texte pensé pour la voix, la scène, le corps— qu'on éprouve seul, en silence. Paradoxe, qui n'est qu'apparent: le théâtre est d'abord un art de l'écoute, et lire, c'est tendre l'oreille vers des voix encore silencieuses, convoquer en soi une scène future. Lola Molina (Éditions Théâtrales) et Stanislas Nordey (Éditions Espaces 34) le savent: deux maisons, deux trajectoires, une même conviction— publier n'est jamais neutre, mais un pari sur l'écriture contemporaine, dans un paysage éditorial plus concentré, où les logiques financières menacent la diversité des voix indépendantes. Accompagner un texte, une voix, les faire exister envers et contre le marché: tout l'enjeu, artisanal et politique, de l'édition théâtrale. Une conversation à 16h sur les bords de la Moselle pour comprendre ce qui se joue— et réfléchir ensemble à s'organiser.

#2. Peu importe, vraiment ?
Que la pièce se joue dans une salle de cinéma tient du hasard heureux: *Peu importe* semble fait pour l'écran autant que pour la scène, tant il cadre, découpe, monte (en split screen ?) une même dispute conjugale rejouée deux fois à l'identique, les rôles intervertis. Marius von Mayenburg saisit le couple comme un dispositif qu'il démonte par la répétition: le genre change, la mécanique demeure— ainsi l'annonce le titre allemand, *Egal*. Sous le pseudo-naturalisme haché des dialogues se construit la démonstration implacable: charge mentale, culpabilité, arbitrage entre carrière et famille relèvent d'une distribution des places. Ces places, qui les distribue, qui y consent, et qui les refuse ? 20 h 45, Cinéma Jean Vilar, Blénod-lès-Pont-à-Mousson, dans la mise en scène de Robin Ormond: la salle change; la scène de ménage, elle, demeure.

#3. Les augures de l'inauguration
Pour l'inauguration, la pluie guettait, et il y a eu un petit soulagement à constater que le soleil avait finalement maintenu sa présence. Le Festival tient bon, lui aussi. Trente-deux ans, c'est si rare, si précieux. Face aux coupes budgétaires annoncées dans la culture, il était bon d'entendre les élus valoriser le travail accompli depuis tant d'années, le rayonnement international du Festival, les graines essaimées partout en nous, ici et ailleurs. Il était important de mettre en valeur celle-eux qui luttent pour que la culture ne soit pas juste un bon mot, entre deux petits fours et un verre de vin.

Retrouvez la Mousson
en ligne !



instagram



site web



facebook

La Balaguère

billet

Il faudrait pouvoir en dresser la liste intérieurement: tout ce que le théâtre ne fait pas. Renverser ce monde d'un mot; évanouir les regrets; nous arracher à nous-mêmes; démasquer les lâchetés qui nous peuplent, nous cernent; empêcher la marche forcée des temps; tant encore, et tellement. Sous le ciel chargé pourtant on se tient les uns contre les autres, et seuls; il y a ce que les mots font quand ils se lèvent, et c'est comme tirer les cartes pour y lire la prophétie du présent. Tout ce que le théâtre fait aussi, de ce qu'il ne fait pas: se le dire. Affoler des vies pour rien, et faire passer ce rien pour le tout des existences possibles; soulever le réel pour l'emporter où il n'est pas; se souvenir du futur et déposer dans ses regrets d'inconsolables joies – multiplier la vie sans l'épuiser jamais.

AM

14H30 - LECTURE - OÙ VA-T-ON QUAND ON PART

LIEU: AMPHITHÉÂTRE

de *Nikolina Rafaj* (Croatie)

Traduit du croate par Nicolas Rajčević.

Dirigée par Camille Dagen.

Avec Miléna Arvois, Valérie Bauchau, Thierry Bosc, Marie Sohna Condé, Camille Dagen, Ömer Koçak, Régis Laroche, Émilie Lehuraux et Julie Pilod.

En partenariat avec le projet européen Fabulamundi Playwriting Europe.

16H - CONVERSATION - «ÉDITER LE THÉÂTRE AUJOURD'HUI»

LIEU: BORDS DE MOSELLE

Avec Lola Molina (Éditions Théâtrales) et Stanislas Nordey (Éditions Espaces 34)
animée par Arnaud Maïsetti.

18H - SPECTACLE AMATEUR HORS LES MURS - UNE FIN

LIEU: ESPACE SAINT-LAURENT (15 min à pied)

de *Sébastien David* (Canada - Québec)

Direction Léo Plotton, dramaturgie Lola Molina.

Avec la troupe éphémère amateur du bassin mussipontain.

20H45 - SPECTACLE HORS LES MURS - PEU IMPORTE

LIEU: CINÉMA JEAN VILAR À BLÉNOD-LÈS-PONT-À-MOISSON (20h05 navette)

Texte *Marius von Mayenburg* (Allemagne)

Mise en scène et traduction Robin Ormond.

Avec Marilyne Fontaine et Assane Timbo. Scénographie & lumières: Manon Vergotte— Costumes: Louise Digard—

Création sonore: Arthur Frick— Dramaturgie: Laurent Muhleisen.

Une production La Scala

22H45 - CONCERT - RUPPERT PUPKIN

LIEU: CHAPITEAU

avec Ruppert Pupkin & Christophe Rodomisto... Suivi par le DJ set de DJ Atlantik

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération «Fabulamundi. Playwriting Europe» et «PLAYGROUND» cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MEURTHE
ET
MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Ville de Pont-à-Mousson

BLÉNOD

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

CLAY
C&C

ACADEMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ARTCENA

JEAN L'HÔTE

ISTITUTO
ITALIANO
di CULTURA

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
LITERATURE

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

mav

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY-LORRAINE

STUDIO
ESCA

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY-LORRAINE

JEAN L'HÔTE

JEAN L'HÔTE

Télérama'

culture